

INVISIBLES ÉVIDENCES :  
L'ÉCONOMIE SYMBOLIQUE DANS LES  
VILLAGES OUVRIERS AUX ÉTATS-UNIS  
(1826-1914).

**Ronald Creagh**

L'intérêt porté aux villages ouvriers d'une Amérique révolue ne trahit ni la nostalgie ni la recherche d'une *leçon* des événements, mais la force germinatrice du passé. Ces lieux de mémoire n'ont cessé d'être l'occasion d'un retour aux sources pour les vaincus de l'histoire et d'une remise en cause pour leurs vainqueurs. Dans une géographie des souvenirs collectifs d'une société, ces coups de flash révèlent les forces qui défient l'ordre établi.

Les micro-sociétés américaines bénéficient d'un excès d'observations historiques et sociologiques ; elles sont généralement bien connues et bien étudiées ; le malheur est que, par un déplacement trop constant pour ne pas trahir une déformation du regard, la dimension ouvrière n'a été traitée que par incidence et le cadre général de la société industrielle-capitaliste a été tenu pour acquis, sans considération de ses effets sur ces groupes. Les communautés intentionnelles de travailleurs aux Etats-Unis attendent encore leur historien. Leur participation aux conflits sociaux est encore peu connue, et la portée de ce type de société pour le monde du travail se réduit souvent à quelques commentaires épars<sup>1</sup>.

Le renoncement à une analyse qui ferait référence à des classes sociales, voire à des luttes de classes, n'explique pas tout. Trois disciplines ont déjà examiné ces communautés : la sociologie des religions, l'histoire des idées et celle des utopies vécues. Le label *utopique*, en particulier, rapidement décerné aux communautés owéniennes, fouriéristes et quelques autres, a rejeté au second plan le caractère nettement ouvrier de certaines de ces colonies.

Même si les travaux contemporains tendent à corriger cette perspective, l'histoire s'est davantage intéressée aux meneurs qu'à la base, et la chronique a parfois situé la fin d'une expérience à la date où le fondateur s'en retirait alors qu'il n'est pas rare que la communauté survive plusieurs longues années.

---

<sup>1</sup> On pourrait d'ailleurs ajouter qu'une étude parallèle de la culture des classes moyennes, en tant qu'elle est reflétée dans ces communautés intentionnelles, reste aussi à entreprendre.

Le faisceau de ces présupposés contribue à estomper le caractère ouvrier de nombreuses expériences, à reléguer au second rang les traditions et cultures propres à ce milieu, et surtout à négliger la question essentielle de l'enjeu symbolique des conflits sociaux.

Les relations économiques, sociales et culturelles au sein des villages ouvriers résultent d'une combinaison de contraintes sociales externes, de l'héritage culturel propre à la communauté ethnique où ils se recrutent, mais aussi de leur tension vers une culture exemplaire. L'influence du capitalisme sur ces microsociétés, observée si ponctuellement, n'a paradoxalement suscité ni analyse d'ensemble ni étude de l'articulation des structures économiques globales avec le vécu de ces groupes. Aussi nous contenterons-nous d'esquisser quelques formes de l'échange symbolique dans l'économie. Nous écarterons le cas, complexe et ambigu, des communautés d'inspiration religieuse : une conscience ouvrière n'y est pas possible puisque tout acte reçoit une interprétation dictée par la foi. Ces groupes, surtout lorsqu'ils sont repliés sur eux-mêmes, rejettent les courants qui électrisent le mouvement ouvrier. Travail et travailleurs se trouvent carapaçonnés dans le sacré.

L'expression ouvrière de la culture doit donc être recherchée dans les colonies plus laïques, au sujet desquelles on peut distinguer plusieurs vagues. Ce sont ces villages ouvriers, ces groupes qui, en association volontaire, se risquent à manipuler *le système* afin de s'en affranchir que nous chercherons à définir, à repérer, et dont nous examinerons, à travers la vie économique, les jeux du partage symbolique.

### **Villages ouvriers dans une société capitaliste.**

Le terme *ouvrier* est sans doute un peu étroit pour notre propos : la perception des classes sociales a beaucoup varié dans le temps, aux Etats-Unis plus qu'ailleurs, parce qu'il ne faut pas oublier que le dix-neuvième siècle a connu une mobilité sociale importante et que, dans les régions de la frontière en particulier, mais ailleurs aussi, les choix d'une profession sont très versatiles. Il faut donc plutôt parler de villages de travailleurs, même si nous devons repérer ceux où une mentalité ouvrière est particulièrement manifeste.

Ces regroupements ont précédé l'ère industrielle. Par exemple, la communauté française d'Old Mines, dans le Missouri, établie au 17<sup>e</sup> siècle pour exploiter des mines, s'est perpétuée jusqu'après la seconde guerre mondiale, c'est-à-dire pendant deux siècles et demi. En fait, ces mineurs originaires de Wallonie complètent leurs revenus par la culture d'un petit lopin de terre et forment, incontestablement, une communauté culturelle puisqu'ils maintiennent la langue française durant toute cette période.

Si la pratique du village ouvrier est donc bien ancienne, la conception d'une communauté intentionnelle remonte surtout à Robert Owen, le père du socialisme anglais, qu'il n'est pas nécessaire de présenter ici parce qu'il est encore vivant dans notre mémoire collective. Cet héritier du siècle des Lumières, apôtre de la Raison, a souligné l'importance de l'environnement, comme facteur de changement social, notamment par son aptitude à modifier les caractères des personnes. Dans son optique, la communauté reçoit des membres de toutes les classes sociales, mais elle pratique le communisme des biens. Owen entre donc dans la légende communautaire en tant qu'esprit éclairé et grand Purificateur. Il veut supprimer, en effet, la société capitaliste et les maux qu'elle engendre,

la misère mais aussi les vices de la classe ouvrière. Ces derniers sont, selon lui, l'effet de l'environnement ; il n'en reste pas moins qu'en modifiant celui-ci on se lance dans une tâche prométhéenne qui va jusqu'à créer un homme nouveau. D'autres iront plus loin sur la piste ouverte, qui s'efforceront de manipuler directement la psychologie des humains, en attendant le jour où l'on court-circuitera aussi ces techniques par la manipulation biologique et génétique.

Il serait de mauvaise foi d'entamer un procès d'intention contre Owen. Pas plus que Marx ou que Jésus-Christ, les fondateurs ne sont responsables des interprétations criminelles de leurs disciples. Néanmoins, comme tout inventeur dans une société capitaliste-industrielle, Owen offre à ses dirigeants des armes nouvelles.

La tradition du patronat philanthropique recouvrira ainsi deux conceptions antagonistes : l'une, qui dans une optique capitaliste, consiste à modeler les ouvriers en contrôlant leur environnement dans l'espoir de réaliser ainsi un plus grand profit<sup>2</sup> ; l'autre, qui anime un projet de société socialiste.

Il existe des cas limite et les deux orientations ne sont pas toujours incompatibles. N'est-ce pas le lieu, ici, de rappeler la remarquable expérience d'Edwardsville, Illinois, mise en place en 1890 par un industriel de Saint-Louis, Nelson O. Nelson (1844-1922), admirateur du Familistère de Godin ? Il déplace son usine de pièces de plomberie dans un village nommé Leclair, où l'on commence par payer aux travailleurs le salaire fixé par les tarifs syndicaux, on établit une coopérative et, progressivement, on partage les profits avec les employés et les consommateurs sous la forme d'actions dans la Nelson Company. En 1914, l'entreprise et la ville deviennent la propriété collective des employés et des consommateurs. Autrement dit, le patron a transféré ses droits de propriété<sup>3</sup>.

Mais une définition claire et opérante doit tenir compte de situations très contrastées : associations décrétées par *en haut* ou émergeant de la base, liées à une usine donnée ou s'efforçant de reconstituer un autre type de société avec toutes ses composantes agricoles, industrielles, culturelles et esthétiques. Une distinction s'impose donc entre le *village ouvrier*, communauté intentionnelle de travailleurs, qui dénote une réalité plus large, et le *village industriel*, étroitement associé à une usine.

Ces *milieux libres* relèvent d'une problématique autre que celle de la colonie industrielle, beaucoup plus limitée à une activité spécifique et, faut-il l'ajouter, strictement liée à la société capitaliste, quelles que soient ses structures, son fonctionnement et ses motivations. Les desseins du chef d'entreprise structurent l'espace de la colonie industrielle, destiné à signifier la hiérarchie sociale ; le lieu n'exprime qu'accessoirement les aspirations des salariés. L'urbanisme et l'habitat correspondent à un planning

---

<sup>2</sup> Comme exemples de paternalisme aux Etats-Unis, voir Bernice Larson Webb, "Company Town-Louisiana Style," *Louisiana History* IX, Fall, 1968 et Jerry Dale, "Company Town : The Story Life Didn't Tell," *Nation* July 25, 1953.

<sup>3</sup> John S. Garner, "Leclair, Illinois : A Model Company Town, 1890-1934," *Journal of the Society of Architectural Historians*, 30 (1971), 219-227 ; Richard T. Ely, "Pelzer, South Carolina," *Harper's Magazine* cv (1902), 41-45.

technocratique, réalisé par des ingénieurs. Il obéit à une rationalité et à la volonté d'instrumentaliser la classe ouvrière en vue de la priver de ses pulsions vers l'autonomie, de la stabiliser dans la paix sociale et de la mobiliser pour une plus grande productivité industrielle. Le village de travailleurs, en revanche, exprime les aspirations et les pratiques des milieux populaires. Ces communautés intentionnelles obéissent à une volonté d'autonomie par rapport à la mainmise de l'ordre industriel capitaliste. Elles sont des collectifs hybrides, singuliers, constituant un faisceau d'autonomies.

Le choix d'un lieu à la portée des bourses, et donc relativement isolé, souvent proche de *la frontière*, impose le recours aux ressources de la nature. Loin de la ville et de ses commodités, il faut assurer sa subsistance et, pour commencer, sa nourriture et son logement. Sur le terrain, conceptions et pratiques doivent s'incliner devant les contraintes de l'environnement et des personnes et se traduisent en processus en perpétuel changement qui échappent aux définitions trop rigides.

Mais le rêve ouvrier n'établit pas de rupture entre la ville et la campagne, la fabrique et les champs. Cabet, dans son *Voyage*, avait envisagé une combinaison d'agriculture et d'industrie. Avant lui, beaucoup de villages de travailleurs, en particulier les phalanstères fouriéristes, avaient cherché une autonomie au moins partielle en s'adonnant à l'élevage et à l'agriculture. Fourier redoutait les contraintes de l'industrie et n'accordait aux divers travaux de manufacture qu'un quart du temps de travail. Il ne cessa de préférer le modèle physiocratique, agricole et manufacturier au modèle industrialiste<sup>4</sup>. Il reprochait à la civilisation industrialiste sa spéculation, son système de production caractérisé par la surproduction et, en conséquence, le gaspillage, mais aussi son parasitisme (il cite parmi les improductifs les militaires et les domestiques)<sup>5</sup> et ses mauvais circuits de distribution (illustrés notamment par le commerce).

Variables selon les époques et les cultures, ces collectifs de travailleurs qui ont eu pour objet de changer leurs conditions de vie, voire de transformer le monde, sont apparus ici ou là aux Etats-Unis. Sans faire un inventaire exhaustif, on peut en repérer les principaux axes.

### **Les villages de travailleurs aux Etats-Unis**

La culture ouvrière s'insère dans des courants indigènes : républicanisme, lutte contre l'esclavage du salariat, rejet des monopoles... Elle s'inscrit aussi dans des courants de pensée plus ou moins utopistes et d'une ampleur nationale : owénisme, fouriérisme, mouvement coopératif, campagne pour l'impôt unique<sup>6</sup>, socialisme et anarchisme, voire communisme chrétien. La seule exception est celle des groupes venus de France, disciples de Cabet ou de Considérant.

---

<sup>4</sup> Chantal Guillaume, "Les leçons du mode composé", *Cahiers Charles Fourier* n°3 (1992), p.22.

<sup>5</sup> Charles Fourier, *Nouveau monde industriel et sociétaire*, t. VI, p.20.

<sup>6</sup> C'est le cas de la Single Tax Colony, Fairhope, de Henry George.

L'owénisme, lancé surtout à partir de 1826, par Robert Owen. Laïques, libre-pensantes, a suscité entre autres des communautés laïques, essentiellement communistes. Paradoxalement, New Harmony, la première fondation, assurément pionnière dans ses idées sur les relations sociales et économiques, ne peut être qualifiée de village ouvrier. Sur le millier de personnes arrivées plus ou moins spontanément, on compte de nombreux cultivateurs, des habitants de la frontière, des intellectuels. Les diverses manufactures de textile sont inopérantes, faute de personnel. Les artisans sont plus nombreux, mais le résultat n'est guère impressionnant<sup>7</sup>. Dans les communautés owéniennes, des frictions ont existé entre travailleurs des champs et ceux de l'industrie, notamment les ouvriers qualifiés, qui estimaient devoir travailler moins que les agriculteurs, puisque leur journée rapportait le double à la communauté.

Le fouriérisme, diffusé à partir des années 1840 par des disciples de Charles Fourier, notamment par Brisbane et Greeley, veut, comme l'a dit l'historien Guarneri, *susciter une 'Deuxième Révolution américaine' qui remplacerait le capitalisme de libre concurrence et la société esclavagiste par des structures coopératives...*<sup>8</sup>.

Comment caractériser les communautés fouriéristes par rapport au capitalisme industriel ? Marquées par le rythme des saisons, les communautés fouriéristes américaines sont d'abord agricoles. Dans la mesure où l'idéal est d'avoir un groupe autonome, sinon autarcique, la terre doit satisfaire les besoins essentiels. Cependant, il s'agit de développer aussi les diverses branches d'industrie.

	Brook Farm	North American Phalanx	Wisconsin Phalanx	Alphadelphia
Artisans qualifiés	33	27	15	116
Ouvriers +/- qualifiés	2	3	0	4
Ouvriers non qualifiés	0	0	0	5
Employés semi-professionnels	5			
Fermiers	4			
Prof. libérales, propriétaires	5			
Divers ou inconnus	12			
Total	61	30	15	125

**Répartition professionnelle avant l'entrée dans le phalanstère.**

Source : Cari Guarneri, *The utopian Alternative : Fourierism in Nineteenth century America* Ithaca, New York : Cornell University Press, 1991

<sup>7</sup> Arthur Bestor, *Backwoods Utopias. The Sectarian Origins and the Owenite Phase of Communitarian Socialism in America, 1993-1829*. Philadelphia : U. of Pennsylvania Press, 1971 (2d enlarged edition) 162-164.

<sup>8</sup> Cari J. Guarnieri, "L'utopie et la deuxième révolution américaine" : le mouvement fouriériste aux Etats-Unis, 1840-1860," *Cahiers Charles Fourier* n°3 (1992), p.39

Un certain nombre de colonies sont formées d'ouvriers : Social Reform Unity (1842-1843), Sylvania (1843-1844)<sup>9</sup>, Morehouse Union (1843-1844), mais des groupes plus prestigieux tels que La Réunion (1855-1859) de Victor Considérant, et surtout Brook Farm (1841-1847) donnent l'impression d'être plus ou moins composés de bourgeois, parce que les figures de proue de ces associations sont souvent des intellectuels ou des propriétaires. En fait, le caractère ouvrier de ces communautés, notamment celle de Brook Farm, a été occulté du fait du rayonnement de ses meneurs, intellectuels de la Nouvelle-Angleterre, qui ont marqué longtemps l'opinion à ce sujet. On pense à Emerson, très sceptique sur les *réformateurs*, à Georges Ripley et à quelques autres, dont le sens pratique n'était pas la qualité dominante. Or, selon les estimations de Guarneri, Brook Farm, presque autant que d'autres phalanstères, a eu une participation ouvrière non négligeable<sup>10</sup>, bien que ces communautés se recrutent essentiellement chez les artisans traditionnels plutôt que les ouvriers proprement dits. (Voir le tableau de répartition professionnelle)

Ces statistiques ne peuvent d'ailleurs être qu'indicatives, la communauté ayant beaucoup évolué dans sa composition au cours de son existence. Le tableau, cependant, nous semble quelque peu incomplet en ce qui concerne la North American Phalanx, car il nous paraît sous-estimer les professions autres que celle d'ouvrier. En revanche, la répartition de Brook Farm est particulièrement éloquente.

La North American Phalanx (1843-1855), qui avait environ 90 résidents en 1844, en comptait 150 en 1850 du fait d'une stricte politique d'intégration<sup>11</sup> ; ouvriers, commerçants, membres des professions libérales, avec leurs familles ainsi qu'un certain nombre de célibataires des deux sexes. La plupart des chefs de famille avaient des connaissances en agriculture industrielle, et ultérieurement la phalange rejettera les candidats sans expérience agricole<sup>12</sup>. La North American Phalanx se rangeait parmi les 2% meilleures entreprises nationales<sup>13</sup>.

Après 1880, les Chevaliers du Travail, qui ont lancé au moins 185 coopératives de producteurs, afin de permettre aux ouvriers qualifiés de faire et d'organiser le marketing de leurs produits, fondent une communauté au sud du Missouri où les hommes pourront travailler pour eux mêmes en toute indépendance des marchés et des prix du travail<sup>14</sup>.

---

<sup>9</sup> J. Guarneri, *The utopian Alternative : Fourierism in Nineteenth Century America*, Ithaca, New York, 1991.. p. 66.

<sup>10</sup> Ibid, p.415

<sup>11</sup> Edward K. Spain, *Brotherly Tomorrows. Mouvements fora Cooperative Society in America 1820-1920*, New-York : Columbia University Press, 1989.

<sup>12</sup> Charles Sears, *The North American, An Historical and Descriptive Sketch*. Prescott, Wisc.: 1886 p.4 ; George Kirchmanan, "Why Did They Stay ? Communal Life of the North American Phalanx", in P.A. Stelhorn, ed. *Planned and Utopian Experiments*, Trenton, NJ : 1908) pp. 16-17...

<sup>13</sup> Guarnieri, p.194.

<sup>14</sup> Cf. David Thelen, *Paths of Resistance : Tradition and Dignity in Industrializing Missouri* (New York : 1986), pp. 161-162 ; Florence E. Parker, *The First Hundred Years : A History of Distributive and Service Cooperation in the United States* (Superior, Wisc. ; 1956), pp. 17-25

Puget Sound Cooperative Colony, Port Angeles, Washington (1887-) offre un intéressant exemple de communauté coopérative. Un des inspirateurs de Puget Sound, le juge Peter Peyto Good, a visité la communauté de Guise et a été tenté de réitérer l'expérience, mais il mourra prématurément. L'association se constitua en société anonyme avec un capital de cent mille dollars<sup>15</sup>.

L'activité de la colonie se concentra dans l'industrie du bois, du fait des forêts avoisinantes. Elle culmina dans la construction d'un port et d'un navire, la fabrication de briques ; elle réalisa la première scierie de bois de la localité. Mais la concurrence réduisit ses ambitions et ses membres durent finalement se contenter de proposer des chantiers à l'extérieur. Beaucoup de ces familles étaient nombreuses, comprenant des enfants et aussi des personnes âgées ou invalides. Les loger était une opération difficile, car les premiers outils étaient trop rudimentaires pour permettre de construire rapidement en fonction des arrivées. Les premiers logèrent dans des tentes. On construisit un hôtel en bois, de 8 mètres sur 24, où se faisait la cuisine pour une centaine de personnes, servies dans une grande salle à manger où se trouvaient sept longues tables. Il abritait ceux qui, pour une raison ou une autre, n'avaient pas encore de tente. Il s'y adjoignit un autre bâtiment à deux étages qui contenait l'imprimerie, les bureaux et une salle publique ; l'étage du dessus servait à loger des familles. Progressivement se construisirent quatre ou cinq maisons individuelles, avec des jardins adjacents, mais beaucoup d'autres finirent par résider dans la localité voisine. Parfois, des raisons professionnelles les y contraignaient ; c'était le cas, notamment, des avocats.

Malgré une période de rivalité entre la colonie et la localité, les liens étaient assez nombreux et les idées assez homogènes puisque personne ne fit obstacle à ce que le jardin d'enfants, commencé dans la colonie, fût ensuite établi dans la ville. Les deux collectivités organisèrent conjointement un mouvement de squatters sur les terres inoccupées, sous la direction d'un membre de la communauté. L'avenir montrerait que beaucoup de participants, socialistes ou démocrates libéraux, continueraient leurs activités dans la ville bien après la fin de la colonie. Aujourd'hui, Port Angeles reconnaît ces membres comme étant les pionniers qui suscitérent les premières structures de la cité<sup>16</sup>.

Dans les années 1890, le développement du machinisme, des usines, et de l'urbanisation, la parution de deux livres, *The Cooperative Commonwealth* de Laurence Gronlund et *Looking Backward* d'Edward Bellamy, qui diffusent un socialisme sans doute peu orthodoxe mais beaucoup plus populaire auprès de masses peu touchées par le parti socialiste américain, enfin, dans l'Ouest, notamment, la résurgence d'un mouvement

---

<sup>15</sup> En fait, beaucoup d'actionnaires extérieurs ne payèrent pas leur dû, alors que les membres de la colonie avaient versé plusieurs fois l'équivalent de leur part. En décembre de l'année suivante, seul un tiers de l'argent des souscriptions avait été versé.

<sup>16</sup> Notre description de Puget Sound s'appuie essentiellement sur l'étude historique de Charles Pierce LeWarne, *Utopias on Puget Sound 1885-1915*, University of Washington Press, 1975.

ouvrier revendicatif contribuent à susciter une trentaine de communautés, soit deux fois plus que dans la décennie précédente<sup>17</sup>.

Parmi celles-ci, les villages ouvriers d'Altruria, Californie (1894), né sous l'influence du roman de William Dean Howell, *A Traveler from Altruria*, écrit au moment de grandes grèves ouvrières de Homestead et de Pullman et paru cette même année ; la Ruskin Cooperative Association, Nashville, Tennessee (1894-1902) ; Equality Colony ou Brotherhood of the Cooperative Commonwealth (1897-1907) enfin Burley Colony, dans l'Etat de Washington (1899-1913).

Il nous faut surtout retenir la Ruskin Cooperative Association, Nashville, Tennessee (1894-1899), fondée par Julius A. Wayland (1854-1912), imprimeur, engagé dans la spéculation foncière et militant du mouvement populiste. Converti au socialisme par l'ouvrage de Bellamy, qu'il identifie à tort avec cette idéologie, il demande 100 000 souscriptions et n'en obtient que 60.000, ce qui l'entraîne à tenir sa promesse de créer une colonie. Il achète un millier d'acres à quelques 30 miles de Nashville, Tennessee. Pour participer, il faut adhérer au socialisme, rejeter l'amour libre et payer 500 dollars. La communauté comporte beaucoup d'ouvriers qualifiés et de petits entrepreneurs venant de 16 Etats, y compris New York et la Californie. La communauté est inaugurée avec des assises solides : les 18,000 dollars fournis par les premiers membres.

Elle dispose d'importants équipements collectifs et notamment, pour ses travaux, d'un nombre conséquent de machines, d'une blanchisserie publique et d'une cuisine communale, faite par des hommes. Les structures communautaires ne laissent rien à désirer : salle à manger commune, bibliothèque, école, studio d'art, théâtre.

Le travail s'organise sur la base d'une journée de dix heures. Les membres oeuvrent dans les divers départements qui leur sont assignés, généralement en fonction de leurs préférences. En échange, ils reçoivent gratuitement les repas, le logement, l'assistance médicale, la réparation des chaussures, le blanchissage, l'éducation, ainsi qu'un dollar par semaine pour les besoins divers. Malheureusement, la multiplication des conflits entraînera une série de procès qui mèneront la communauté vers la banqueroute<sup>18</sup>.

Dans ce courant s'échelonne, depuis les années 1820 jusqu'à la guerre civile, la série de micro-sociétés warreniennes. Elles sont anarchistes-individualistes et ont compté des ouvriers et des cultivateurs, comme aussi deux ou trois intellectuels qui ont capté l'attention des historiens au détriment des autres membres<sup>19</sup>. Ces communautés, comme

---

<sup>17</sup> Cf. Robert S. Fogarty, *American Communes*, 157-162.

<sup>18</sup> J.W. Braam, "The Ruskin Cooperative Colony," *American Journal of Sociology*, 8 (1902-1903), 667-668. Isaac Broome, *The last Days of the Ruskin Cooperative Association* Chicago : 1902. Francela Butler, "The Ruskin Commonwealth," *Tennessee Historical Quarterly* 23 (1964), 333-342. Herbert N. Casson, "The Ruskin Cooperative Colony," *Independent*, 51 (1899), 192-193. Charles H. Kegel, ed. "Earl Miller's Recollections of the Ruskin Cooperative Association," *Tennessee Historical Quarterly*, 17 (1958), 45-69.

<sup>19</sup> Sur les communautés libertaires, cf. Ronald Creagh, *Laboratoires de l'utopie*. Paris : Payot, 1983.

celle d'*Utopia*, défendent farouchement la *souveraineté individuelle*. Elles fonctionnent sur la base du temps de travail, qui sert d'unité d'évaluation des coûts.

Modern Times, à Long Island (New York) compte 85 résidents en 1855, 126 cinq ans plus tard<sup>20</sup>. Parmi ceux-ci on remarque un pépiniériste, un sellier, un peintre-décorateur, un charpentier, des travailleurs journaliers. En bon *individualistes*, chacun mène l'existence qu'il souhaite et il n'existe pas d'occupation commune. La proposition, venue du monde extérieur, d'établir une fabrique de cigares est rejetée pour des raisons éthiques. Néanmoins, outre les échanges sur la base du temps de travail, les membres ont participé volontairement à des tâches communautaires, par exemple le creusement d'un puits.



**L'école octogonale de Modern Times, préservée jusqu'à nos jours.**

Photographie à la Modern Times Collection, Brentwood Public Library, Brentwood, N.Y.

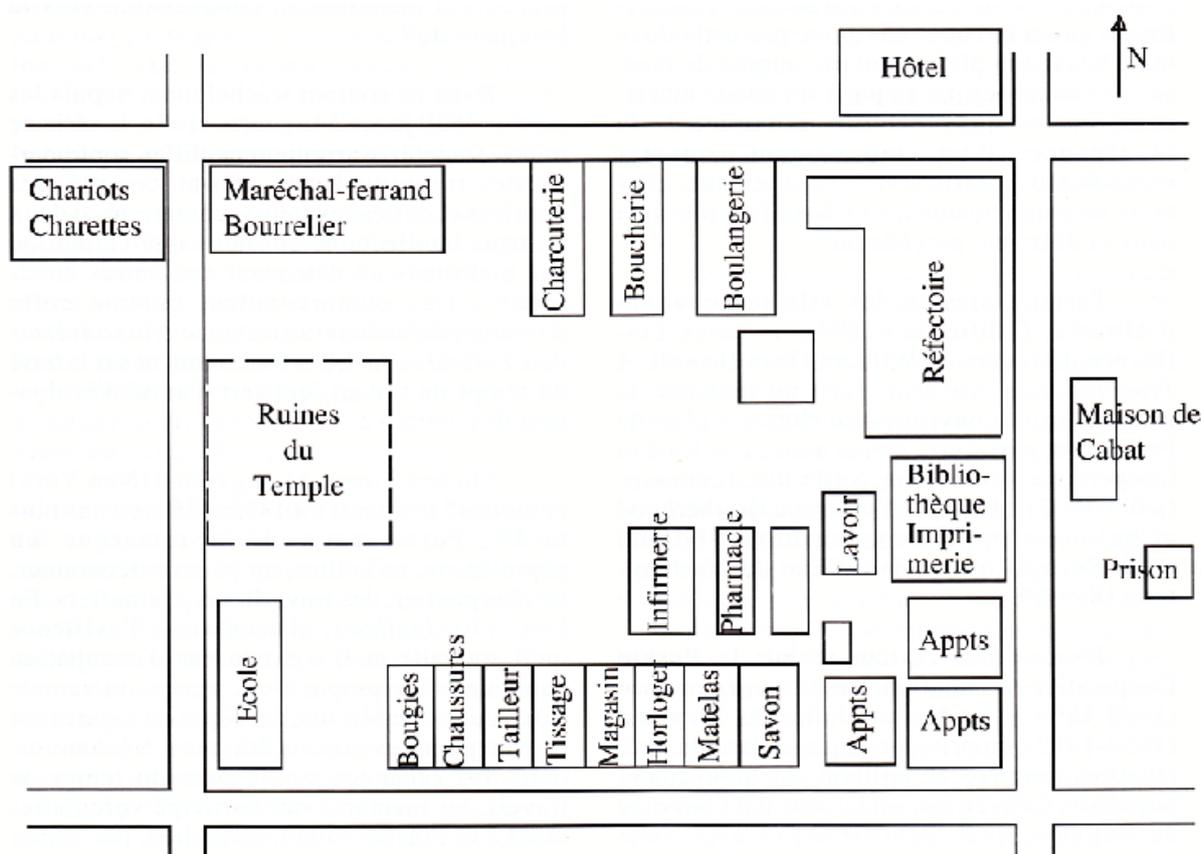
On rencontre, au tournant du vingtième siècle, la communauté de Home, dans l'Etat de Washington, et à la veille de la Grande Guerre, celle de Stelton dans le New Jersey. Le courant anarchiste-communautaire se poursuit entre les deux guerres et connaît une apogée dans une époque plus récente.

Enfin, nous ne pouvons oublier les Icariens, dont le recrutement est essentiellement ouvrier, mais dont les communautés, comme celle de l'Iowa, sont essentiellement agricoles. Notons en particulier l'établissement de Nauvoo, dans l'Illinois, qui établit quelques entreprises artisanales, notamment une scierie et une distillerie, destinées à

---

<sup>20</sup> Roger Wunderlich, *Low Living and High Thinking at Modern Times*, New York. Syracuse, New York : Syracuse University Press, 1992 p.39.

servir les communautés environnantes. En revanche, la communauté de l'Iowa est essentiellement agricole<sup>21</sup>.



**Reconstitution du village de Nauvoo**, Illinois, d'après André J.-M. Prévos, "The Structures of Everyday Life in a French Utopian Settlement in Iowa : The Case of the Icarians of Adams Country (1853-1898), *L'heritage tranquille. The Quiet Heritage*, Clarence A. Glasrud ed, 1987 p.81.

D'autres communautés sont liées à des courants nationaux : tantôt au mouvement coopératif, tantôt à celui de la Single Tax colony, Fairhope (Alabama) de Henry Georges, tantôt au socialisme et tantôt à l'anarchisme, voire au communisme chrétien comme l'expérience de Ralph Albertson en Géorgie. La première guerre mondiale marque, à notre avis, la fin de ces villages plus ou moins ouvriers, même si à l'époque de Franklin Roosevelt certains groupes subsistent encore.

### Les jeux du partage symbolique

La culture ouvrière au sein des communautés est un phénomène complexe, car elle est en relation dialectique avec les impératifs de la société et des classes dirigeantes. Elle n'est pas un *deus ex machina* capable de résoudre tous les problèmes. Sans parler des influences externes, nombreuses et puissantes, des journaux et ouvrages destinés aux ouvriers mais écrits par d'autres groupes sociaux, les mouvements qui s'efforcent de susciter une conscience de classe, notamment certains courants socialistes et marxistes, ont été

<sup>21</sup> André J.-M. Prévos, "The Structures of Everyday Life in a French Utopian Settlement in Iowa : The Case of the Icarians of Adams Country (1853-1898)," *L'Héritage tranquille : The Quiet Heritage*, Clarence A. Glasrud ed., Moorhead, Minnesota : Concordia College, 1987, p.81.

pensés par des bourgeois des classes moyennes, rarement par des ouvriers, et l'Amérique n'y fait pas exception. Inversement, dans le continuum des cultures populaires et des cultures ethniques, il existe ce que Bourdieu appelle *des rapports de pouvoir symbolique où s'actualisent les rapports de force entre les locuteurs ou leurs groupes respectifs*<sup>22</sup>. On peut enfin ajouter que l'ouvrier américain a eu plus souvent conscience de ses intérêts de classe que conscience de classe.

Toute une étude serait à faire sur l'histoire des écarts de la culture *utopique* avec la société environnante. En ce sens, les cultures des colonies antérieures à la révolution industrielle marquent une plus faible rupture avec le système. Danser dans la communauté de Robert Owen, à New Harmony, en 1826, c'est reproduire le modèle social plus général, en montrant qu'on peut faire aussi bien ou mieux ; c'est profiter des interstices de liberté que permet la société<sup>23</sup>. Danser en 1888 dans la colonie de Puget Sound a un sens tout différent, car c'est rompre avec la nouvelle éthique du travail<sup>24</sup>.

Nous ne pouvons ici qu'esquisser quelques traits de la culture économique, dans la mesure où celle-ci traduit une réappropriation ouvrière de la vie sociale. Les jeux du partage symbolique des biens et des tâches entre l'homme et la femme, les adultes et les jeunes, le privé et le public, nous révèlent ces tensions entre le poids du milieu et l'élan de l'idéal.

Qu'elle le veuille ou non, la classe ouvrière américaine porte l'empreinte du capitalisme jusque dans sa culture. Ainsi, sa conception du labour comme instrument de rédemption, forgée plus ou moins sous l'influence du puritanisme, se mue en dévotion du travail routinier. De même, l'individualisme concurrentiel de l'époque agraire se change en un égocentrisme, fondé sur la croyance en l'égalité des chances de chacun et l'acceptation des hiérarchies mises en place par le système industriel<sup>25</sup>. Ne nous demandons donc pas si le peuple se sent exploité - il se sent tel - mais si, dans ses formes d'opposition, il réussit à échapper aux modèles dominants.

On peut dire, d'une manière générale - car il y aurait beaucoup de nuances à mettre dans cette affirmation, — que les villages de travailleurs reflètent une tension dans le double sens du terme, visée, idéal, mais aussi contradiction : visée vers une société émancipatrice, communautaire ; contradiction du fait des pressions de la structure dominante. Cette tension apparaît dans le conflit entre les contraintes qu'exerce l'univers du capitalisme et le système symbolique, qui s'efforce de le nier.

---

<sup>22</sup> Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire, L'économie des échanges linguistiques*. Paris : Fayard, 1982. Bourdieu traite ici des échanges linguistiques, mais la formule vaut pour les autres formes d'échange.

<sup>23</sup> L'orchestre de New Harmony était particulièrement bon pour l'époque et même remarquable pour un orchestre de "la frontière".

<sup>24</sup> A Puget Sound, au moins durant la première année, on dansait tous les soirs !

<sup>25</sup> Alan Dawley et Paul Faler, "Working-Class Culture and Politics in the Industrial Revolution : Sources of Loyalty and Rebellion," in Peter N. Stearns ed., *Expanding the Past*.

Les contraintes du système sont flagrantes, incontournables et décisives. Les forces économiques globales pèsent de tout leur poids sur les villages ouvriers.

Particulièrement spectaculaires sont les effets de la conjoncture économique. Tel est le cas des dépressions économiques. Celle de 1854-55, par exemple, va affecter la communauté fouriériste de la North American Phalanx. La banque où elle s'est assurée fait faillite et les actionnaires font pression pour liquider l'association.

Plus subtile est l'action de la structure sociale. Lois du marché, influence du capital, instabilité de la population laborieuse, précarité des pauvres, tendent quasi inéluctablement à éroder toutes les expériences. Donnons quelques exemples.

Une économie fondée sur l'argent demande des capitaux. Elle place donc les membres des communautés sous la dépendance des rapports de marché ; et les groupes animés par des meneurs souvent inexpérimentés, plus idéologues que réalistes, plus soucieux de sauver la planète que de résoudre les problèmes locaux de la vie quotidienne, apparaissent comme vulnérables par rapport aux entreprises capitalistes. Spéculateurs, philanthropes, industriels, se révèlent être, trop fréquemment, les maîtres occultes du jeu communautaire.

Tout au long du dix-neuvième siècle, la spéculation foncière a sans doute alimenté l'intérêt pour la création des communautés ; elle leur a parfois assuré les assises financières nécessaires au démarrage. Rares sont les groupes qui y ont échappé. Dès l'arrivée de Robert Owen aux Etats-Unis, en 1826, les essais de spéculateurs tournent autour de lui ; certains sont même des membres du Congrès.

Mais l'impact de la spéculation est surtout négatif. Sans parler des individus sans scrupules qui ont vendu des terres incultes et inhabitables, comme beaucoup de colonistes en firent l'expérience, l'intérêt des spéculateurs contrarie celui des colonistes puisqu'il est d'acheter des terres et de les vendre avec profit. Ils interfèrent souvent dans les affaires internes de la colonie sans se préoccuper des intérêts propres à celle-ci.

La fièvre spéculatrice se manifeste dans les colonies fouriéristes, dont la doctrine suppose une rémunération des actionnaires. Elle a parfois gagné les membres les plus individualistes des villages. Revendre son terrain avec profit à des personnes peu intéressées par l'expérience communautaire, au risque de détruire l'harmonie de la communauté est une pratique assez courante. Peu de groupes ont imité Josiah Warren, qui fixait des contrats interdisant les marges bénéficiaires en cas de revente et supposait un avis favorable des voisins de tout futur acheteur. Des associations comme la Colonie coopérative de Puget Sound, dans l'Etat de Washington, allèrent jusqu'à faire de l'achat et de la revente des terres leur principale ressource.

Philanthropes et industriels se rappellent souvent, quand les événements tournent mal, qu'ils sont les actionnaires majoritaires. Leur voix prépondérante peut causer des désastres tant par le système hiérarchique extérieur qu'ils imposent que par des interventions nuisibles à la phalange. Ils peuvent aller jusqu'à imposer la revente des biens immobiliers

dans un but lucratif et détruire ainsi l'expérience<sup>26</sup>. Et lorsque la réussite n'est pas au rendez-vous, ils réclament les intérêts de l'argent qu'ils ont prêté. A défaut de la gloire, on réclame les dividendes. Les problèmes ne sont pas davantage résolus avec un actionnariat collectif et *engagé*. La communauté *d'Equality* est fondée par Cyrus F. Willard grâce à l'argent d'un nouveau mouvement socialiste inspiré d'Eugène Debs, *the Social Democracy of America*. Malgré cela, elle n'évitera pas le conflit avec le parti socialiste, du fait de son refus de lier la communauté à l'action politique de celui-ci. On lui reprochera même de venir avec nombre de ses amis à la convention du parti en vue de l'influencer.

L'instabilité de la population laborieuse constitue un autre handicap. La société américaine, du fait des grands bouleversements causés par l'industrialisation, puis par le développement du capitalisme, connaît des mouvements de population considérables. Ceux-ci apparaissent aussi bien dans les mouvements religieux tels que les Shakers que dans les grandes entreprises, comme Ford qui connaissent un taux de rotation considérable. Les communautés n'ont pas échappé à ce mouvement, facteur d'instabilité, surtout lorsqu'elles sont ouvertes au monde extérieur, — et à ses tentations.

Ainsi, un niveau de vie inférieur, dans certains groupes, ne permet pas d'assurer la subsistance des enfants : le groupe est alors sans avenir, les ouvriers qualifiés comparent leur salaire à celui qu'ils obtiendraient ailleurs, les professions libérales commencent à préparer leur *retour dans le monde*.

Enfin, les associations subissent les effets de la précarité des pauvres : dans la plupart des cas, en ces pays de la frontière, les constructions sont en bois, d'où le risque d'incendie. Beaucoup de communautés, qui n'étaient pas assurées, furent ainsi détruites par le feu : tel fut le cas de Brook Farm. La North American Phalanx perdit au cours d'un incendie plusieurs ateliers, les bureaux, le moulin à blé et la scierie ; trente ans plus tard, le même sort attendait la scierie de la colonie de Puget Sound et la forêt attenante ; en 1898, un incendie d'origine douteuse détruisit dans la communauté d'Equality des animaux et du matériel ainsi que toute la récolte, pour une valeur d'environ huit à neuf mille dollars.

Si le milieu d'origine, avec sa mentalité propre, échappe à l'objet de cette étude, l'imprégnation de la société englobante doit être notée, car elle affecte la culture.

La limitation du rôle des femmes aux tâches domestiques apparaît dans beaucoup de communautés, telle celle des Icariens, où cependant un poste de responsabilité leur fut accordé, celui du logement et des vêtements.

La xénophobie est plus rare, dont le cas le plus notoire est celui de la *Puget Sound Cooperative Colony*, Port Angeles, Washington (1887). C'est une communauté ouvrière xénophobe, ce qui ne surprendra pas à une période où le mouvement de la côte Ouest est violemment antichinois.

Le paternalisme des philanthropes cache parfois des situations financières équivoques. Les relations entre les colons et le fondateur ne sont pas clairement fixées, ce qui provoque

---

<sup>26</sup> En 1890, par exemple, un procès fut intenté à la communauté de Puget Sound, réclamant sa dissolution ; il n'obtint pas, cependant, le résultat escompté.

les drames que l'on connaît avec Robert Owen à *New Harmony* et avec Considérant dans la communauté de *La Réunion*, au Texas. A l'association *Ruskin*, les membres réclament, au nom du socialisme, la propriété collective du journal que publie leur fondateur. Le départ du père en 1895 est suivi d'une série de conflits qui entraînent des batailles juridiques pour la propriété et finalement la banqueroute en 1899<sup>27</sup>.

Les querelles éclatent donc entre gestionnaires et ouvriers, et traduisent souvent des luttes pour le pouvoir ou des revendications financières. Un exemple particulièrement flagrant apparaît entre organisations nationales, chargées de collecter les fonds, dont les rêves sont souvent grandioses, et la rude vie des "pionniers" qui se plaignent de manquer de soutien, voire de ce que les fonds recueillis servent aux bureaucrates. C'est le cas *d'Equality*. Parfois, ce sont les nouveaux venus, dont l'idéologie est différente, qui tout en redonnant vie à une expérience quelque peu endormie, viennent cueillir les fruits mûrs.

Le sombre réalisme qui nous amène à tempérer les descriptions romantiques, voire idylliques, nous conduit aussi à relever les problèmes que posent les idéaux mêmes des villages ouvriers et les impératifs qu'ils entraînent.

Dans certaines communautés se pratique la rotation des tâches, destinée à permettre aux individus de mieux s'accomplir. Ce fut un idéal proposé à *New Harmony*, où l'éducation des enfants accordait une part égale au travail intellectuel et au travail manuel, celui-ci devant être enseigné par les meilleurs ouvriers de la population. Mais il aurait peut-être fallu attendre la seconde génération, car les parents ne donnèrent l'exemple que d'une société très nettement segmentée au point de vue social.

D'autre part, la rotation des tâches pose des difficultés : l'écrivain Nathaniel Hawthorne, à Brook Farm, après avoir travaillé à faire des tas de fumier, est bien trop fatigué pour écrire. Il abandonnera l'expérience. Inversement, plus la communauté dépend des biens qu'elle vend dans le marché, moins les ouvriers qualifiés pratiquent la rotation des tâches<sup>28</sup>.

Les travailleurs seront rémunérés selon des critères sociaux, en fonction du caractère pénible de leur tâche<sup>29</sup>, de son utilité, mais aussi selon un critère personnel, leur talent individuel. Mais qui appréciera le talent ? Dans la phalange du Wisconsin, la proposition récurrente d'en assigner la responsabilité aux contremaîtres est source de conflit larvé<sup>30</sup>. Beaucoup de phalanges se livrent à des calculs compliqués et absorbants, qui parfois ne peuvent être mis en pratique. La comptabilité tient une place notoire dans les phalanges.

Plus ambiguë est la question de l'égalité, et elle est inégalement revendiquée par les communautés. Chez les owéniens, les ouvriers qualifiés protestent parce que leur salaire

---

<sup>27</sup> Certains des membres partiront soit pour participer à la fondation de la colonie de Duke, en Georgie, qui durera fort peu, d'autres pour la communauté de Fairhope.

<sup>28</sup> Guarnieri p.192

<sup>29</sup> Fourier, op. cit. p.174 : "La série des corvéistes reçoit un dividende considérable".

<sup>30</sup> Guarnieri, op. cit. p.194.

est inférieur à ce qu'ils trouvent sur le marché. Mais la communauté ne peut accepter l'inégalité de traitement selon les travaux. A l'inverse, aux antipodes de ce collectivisme, le fouriérisme laisse à chacun ses possessions, qu'il s'agisse du capital, du travail ou du talent. Chacune de ces trois composantes doit être rémunérées. Fourier se moque de l'égalitarisme des jacobins et du communisme d'Owen et prédit que dans les phalanges il y aura des riches, des pauvres et des classes moyennes, parce qu'il y a des différences naturelles d'intelligence et de caractère. Il ne rejette donc ni la distinction des classes sociales ni l'inégalité. Bien au contraire, il souhaite exacerber les inégalités économiques, passionnelles et autres pour créer un unitéisme complexe, fondé sur les discordances, les antagonismes<sup>31</sup>. Les fouriéristes américains partagent ce point de vue mais ils insistent sur la nécessité d'un minimum social qui élimine la misère, ils proposent un meilleur salaire pour le travail manuel, ils réclament enfin une éducation universelle. Ils demandent aussi la rotation des tâches et ils stipulent que les petits porteurs d'actions reçoivent des taux de dividendes plus grands que les gros investisseurs (les actions ne sont pas encore identifiées avec le capitalisme ; d'où l'idée d'actionnariat collectif). Tout au long de l'histoire des villages de travailleurs se reposera le problème de l'inégalité et rarement saura-t-on trouver de solution satisfaisante.

Existe-t-il une conscience de classe au sein de ces communautés ? Dans les communautés fouriéristes, le terme serait trop fort en ce qui concerne les ouvriers. Néanmoins, il y a des réactions communes qui témoignent au moins d'une sensibilité particulière. Au cours d'un conflit à la North American Phalanx, les ouvriers adoptent une position commune pour demander la séparation des travaux industriels des activités agricoles<sup>32</sup>. Il est vrai que la colonie était obligée d'embaucher à l'extérieur un nombre important d'ouvriers agricoles et industriels alors qu'en son sein le travail était divisé en équipes, les *séries* que chaque membre choisissait librement et dont les chefs étaient élus par le groupe. La direction était ainsi bicéphale, comprenant d'un côté un comité directeur élu par les actionnaires, en conformité avec la législation de l'Etat, de l'autre celui des directeurs élus par chaque série"<sup>33</sup>.

La colonie de *Puget Sound* commença elle aussi avec une double direction : élus par les actionnaires, le conseil d'administration de onze membres et son président, qui était aussi le gérant de la communauté, appartenaient pratiquement tous aux professions libérales ; les membres du conseil avaient chacun la responsabilité d'un département : éducation, agriculture, industrie, santé, travaux publics, etc. En revanche, les ouvriers, notamment les ouvriers qualifiés, qui d'abord avaient accepté la situation, publiaient leur journal et réclamèrent de plus en plus de pouvoirs. Ils demandèrent en vain que les contremaîtres soient élus et non nommés, mais ils réussirent à remplacer le conseil d'administration par un autre, plus proche de leurs préoccupations.

---

<sup>31</sup> Beecher, Fourier 248-249.

<sup>32</sup> Herman J. Belz, "The North American Phalanx : An Experiment in Socialism," *Proceedings of the New Jersey Historical Society* 81 (October 1963) ; 236-244

<sup>33</sup> Lettre de Charles Sears à Godin, 22 avr. 1853, archives Godin du CNAM, Paris. Nous remercions Mme Odile Vacher d'avoir aimablement porté cette lettre à notre connaissance.

Ce système bicéphale, source de conflits potentiels, témoigne de l'influence du système législatif américain, déjà peu enclin à accepter des formes communistes de propriété. D'autres colonies, d'ailleurs, firent l'expérience de cette hostilité d'une législation farouchement en faveur du capitalisme.

Si le bilan est modeste, l'échange symbolique dans la culture économique des villages ouvriers réussit parfois à s'affranchir des traits les plus négatifs de l'idéologie dominante et à suggérer sinon des modèles, du moins des expériences alternatives.

Sans doute, on ne saurait tracer un tableau idyllique des activités de culture et d'élevage. Le climat surprend surtout les immigrants européens en provenance de régions tempérées : les températures parfois extrêmes exigent beaucoup de détachement. Les conditions de logement, précaires, n'effraient généralement pas les participants, sauf quand les attentes sont démesurées ou les habitations sordides. La première période de la colonisation, quand tout reste à faire, demande un travail très pénible, ingrat même, au résultat incertain. Par ailleurs, certains vivent ce retour à la nature comme une fuite. Dans telle communauté, certains ouvriers passent leur jour-née à jouer de l'accordéon ; à *La Réunion* de Texas, menuisiers et bûcherons vont à la chasse et à la pêche pour compléter des repas qui, autrement, seraient sans doute insuffisants. Hélas ! Toutes les associations ne peuvent afficher cinq étoiles, et beaucoup n'en ont même pas une.

Mais si la qualité de la terre finit par contraindre au réalisme même ceux qui ne connaissent rien aux travaux des champs, nul n'est insensible à la beauté du paysage, à la proximité d'une forêt ou d'une rivière. Il y aurait toute une littérature à étudier sur le sujet : journaux intimes, autobiographies, interviews des participants, témoignages des visiteurs témoignent à l'envie des joies des retrouvailles avec la nature, dans des conditions qui peuvent peut-être choquer les membres des classes moyennes, obsédées d'hygiène et de propreté, mais dont le peuple s'accommode souvent sans délicatesse excessive. Car ces activités agricoles auxquelles se livrent les villages de travailleurs leur permettent d'échapper à la routine du travail industriel.

Si nous avons cité à l'envie des exemples négatifs, nous pourrions trouver tout autant d'illustrations admirables. Dans beaucoup de communautés plus ou moins anarchistes, la rotation des tâches est pratiquée de manière fort variée. Tantôt, dans les groupes individualistes, des *bons de travail* servent de monnaie d'échange qui permettront, par exemple, de s'entraider dans la construction des maisons, avec des résultats éloquentes, comme dans la communauté warrenienne d'Utopia où des gens très pauvres réussirent à se construire une maison individuelle à un coût dérisoire. Tantôt, dans les associations communistes, le travail de chaque jour est fixé par l'assemblée générale. Dans le meilleur des cas, celui de fervents adeptes de la vie communautaire, on passera d'un emploi à un autre : ce sera le cas d'un Alcander Longley, qui travaillera aussi bien dans les ruches qu'à l'imprimerie et arrivera à maîtriser un certain nombre de métiers.

La *North American Phalanx* a aussi utilisé le travail de groupe comme sanction : des individus qui mécontentaient une équipe furent contraints de travailler dans ce même groupe mais sans échange avec lui. La mise en quarantaine devient alors une sanction sociale, mais elle n'est pas sans danger. En revanche, d'après d'autres témoignages, une

bonne ambiance dans le travail en équipe permet de réduire le caractère pénible du travail : *dans beaucoup de cas le travail sembla se changer en divertissement*<sup>34</sup>. Il est certain qu'un travail manuel, écrasant lorsqu'on l'exécute seul ou en groupe restreint, devient plus agréable si on est plus nombreux ; d'autant que l'ambiance peut être chaleureuse.

Le vécu de l'économie dans les villages de travailleurs appelle donc un bilan nuancé, mais positif. Les cultures ouvrières réclament un travail qui ait un sens. La vision utopique n'est pas un simple reflet de ces cultures ; elle est leur métamorphose. Elle n'en rejoint pas moins leur problématique, notamment dans ses aspects économiques. Elle interpelle les groupes sociaux, et notamment les salariés, en leur proposant de se rendre autonome des dictats de l'ordre industriel. Elle réinterprète l'économie, le marché du travail et celui des valeurs, la relation à l'entreprise et les rapports de production. Pari sur les incertitudes, échange symbolique des biens, partage occasionnel des fonctions et des rôles, remise en cause de l'ordre industriel, avec sa clôture hors de *la nature*, sa discipline, son travail routinier, sa hiérarchie de l'argent, révèlent à la fois l'inégalité des rapports de force au niveau des contraintes économiques et la force morale intrépide qui relève le défi.

Cette étude est sans doute trop schématique pour nous permettre une étude approfondie des jeux du désir, notamment au sein de la classe ouvrière et plus particulièrement des villages de travailleurs ; car les écrasantes inégalités économiques que manifeste cette histoire sont plus que compensées par la qualité des émotions, par la multiplicité des échanges interpersonnels et par l'intensité de la vie. Contentons-nous ici d'une conclusion provisoire : le vécu de l'économie dans ces communautés intentionnelles ne nous permet sans doute pas de faire résonner les carillons du triomphe. Mais ces invisibles évidences ne sonnent pas le glas de l'utopie, loin de là. Les villages de travailleurs sont des forces spécifiques et *irrécupérables*. Ils ne peuvent tout faire et ils ne peuvent se dissoudre dans un mouvement plus grand : ils ne peuvent que se composer avec d'autres forces autonomes, spécifiques, plus grandes. Leur drame est de ne les avoir pas trouvées.

---

**L'ensemble des actes du colloque est disponible sur le site de l'APIC**

<http://www.patrimoineindustriel-apic.com/>



---

<sup>34</sup> [Frederic Law Olmsted], "The Phalansterians," New York Tribune, 12 July 1985, cité in Garnieri, p.195.